



Burkina Faso. Femmes Lobi damant une terrasse...

« *Chaque signe est l'illustration d'un fait de civilisation* », J-F. Champollion, *Précis du système hiéroglyphique des anciens Égyptiens...*

□ L'identification d'un idéogramme hiéroglyphique à la lumière de la culture africaine contemporaine :

Yoporeka SOMET

Identification of a Hieroglyphic Ideogram as Elucidated by Contemporary African Culture.

« The study of the individual hieroglyphs is still in its infancy, though some admirable pioneering work has been done ». Alan Gardiner¹.

Traduction : « L'étude particulière des hiéroglyphes est encore à ses débuts, bien qu'un travail pionnier remarquable ait été déjà accompli ».

Après avoir percé le mystère de l'écriture hiéroglyphique, **Jean-François Champollion** s'est attaché à en expliquer le fonctionnement et les principes généraux dans la toute première grammaire de la langue égyptienne publiée en 1836, quatre ans après sa mort. Notre connaissance de cette langue est donc toute récente. Pour autant, nous possédons, grâce à son génie, toutes les clefs permettant de comprendre ce système d'écriture, apparemment complexe, mais qui, en réalité, est l'un des plus simples que l'esprit humain ait imaginé. Chacun peut constater en effet, à la suite de Champollion, que l'originalité de cette écriture tient dans le fait que les signes employés, pour exprimer aussi bien les sons que les idées, ne sont pas des créations *ex nihilo*, mais qu'ils appartiennent à l'environnement et à l'univers culturel du peuple égyptien :

« Le système hiéroglyphique est composé de quelque sept cents images représentant les êtres et les objets les plus variés : hommes, animaux, plantes, constructions, armes, instruments, etc. Ces images ont conservé dans l'écriture monumentale une précision et une netteté surprenantes. C'est un fait exceptionnel, si l'on compare les écritures chinoise ou cunéiforme, dans lesquelles les images primitives sont devenues parfaitement méconnaissables. En Egypte, les signes ont conservé leur valeur d'image en même temps que leur valeur de sons. Cet ensemble de signes-images constitue, cela va sans dire, un répertoire archéologique d'une richesse étonnante. Chaque signe est l'illustration d'un fait de civilisation »².

¹ Alan Gardiner, *Egyptian Grammar. Being an introduction to the study of the hieroglyphs*, p. 441.

² Jean-François Champollion, *Précis du système hiéroglyphique des anciens Égyptiens, ou recherches sur les éléments premiers de cette écriture sacrée, sur leurs diverses combinaisons, et sur les rapports de ce système avec les autres méthodes graphiques égyptiennes*, Paris, Imprimerie royale, 1828, 2 volumes. C'est nous qui soulignons.

Pour faciliter leur apprentissage, **Champollion** a entrepris une première classification de ces centaines d'images répertoriées, en associant à chaque catégorie de signes une lettre de l'alphabet. Puis à l'intérieur des catégories ainsi identifiées, il a affecté un nombre à chaque image. Cette classification sera reprise et complétée par **Alan Gardiner**, au fur et à mesure de l'identification des différents signes. Malgré ce travail minutieux de classification, tous les pictogrammes n'ont cependant pas pu être formellement identifiés. Une trentaine d'entre eux restent encore douteux (*doubtful*) voire inconnus des égyptologues. C'est la raison pour laquelle ils ont été indistinctement rangés dans la **Section Aa**, celle des signes non classés, précisément parce qu'inconnus. **Gardiner** était bien conscient de cette limite et disait espérer que les recherches ultérieures permettent de lever les dernières incertitudes. On peut lire, dans la présentation de sa **Sign List**, qui fait autorité, que :

« *the full value of the study of the hieroglyphs will not emerge until that study is far more advanced than it is at present. We are still quite ignorant of the origin of many signs, such*

as  (Aa7),  (Aa20), and  (Aa27) »³. De fait, toutes les grammaires égyptiennes

consultées, à la suite de celui de **Gardiner** considèrent ce signe  comme « non identifié », « inconnu » ou « incertain ». Seule la **Grammaire de l'égyptien classique** de **Gustave Lefèbvre**, malheureusement épuisée, le reconnaît comme étant « une sorte de battoir en bois »⁴. Dans ce cas, pourquoi ne pas l'avoir déclassé de la section des signes inconnus ou non identifiés (**Section Aa**) ?

Pour notre part, après plusieurs recoupements, nous croyons avoir identifié ce pictogramme

 . Il s'agit bien d'un damoir en bois utilisé encore de nos jours en Afrique, notamment au Burkina Faso pour tasser et lisser le sol des terrasses, des maisons ou encore des cours d'habitation. Cet outil est habituellement taillé en une seule pièce, de façon préférentielle, dans du bois de karité. Généralement utilisé par les femmes, il est appelé **simpan** en **Dagara**, **simpande** en **Moore**, **simpanda** en **Pulaar**, **kpa** en **Lobiri**.

Au village, toute maîtresse de maison en possède au moins un. Avec une forme légèrement différente (une base plus large) ce même instrument est utilisé au Mali par les teinturières pour « taper le bazine » en vue d'en rendre le tissu plus lisse. En **Bamanakan**, il est appelé **kourouni**.

Le hiéroglyphe  , parfois aussi écrit de droite à gauche  (**Aa7A**) est, dans la langue égyptienne, un trilitère dont la translittération est *skr*. Il peut aussi être un déterminatif, comme dans  : *skr*. De façon extraordinairement logique, les anciens Égyptiens ont utilisé l'image de cet instrument pour exprimer l'idée de « frapper », « battre ». C'est très exactement ce que signifie le verbe  : *skr* « frapper », « battre » ; en Anglais « *to smite* », « *to strike* ». De la même manière, l'expression  , encore parfois abrégé en  : *skr-nh* et que l'on traduit

³ Alan Gardiner, *Egyptian Grammar*, p. 439.

⁴ Gustave Lefèbvre, *Grammaire de l'égyptien classique*, Institut Français d'Archéologie Orientale du Caire, 2e édition revue et corrigée avec la collaboration de Serge Sauneron, 1955, p. 425.

habituellement par « captif » (captif, et non « prisonnier » !), signifie littéralement « frappé (mais/et) vivant ».

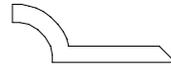
Cet instrument ancien, bien connu des anciens Égyptiens, est encore très largement utilisé de nos jours pour « frapper » le sol ou le tissu en vue de le rendre lisse. En tout état de cause, dans la mesure où ce signe  est parfaitement identifié et reconnu comme étant un outil destiné à l'entretien de la maison familiale et/ou à la fabrication du tissu, il n'y a plus de raison de le maintenir dans la section des signes inconnus, non identifiés et/ou non classés. Par conséquent, nous proposons de le déclasser de la **Section Aa** pour l'inscrire à la **Section U**, parmi les instruments agricoles et les outils à usage domestique, en lui affectant le numéro **42**.

Devenu (U42)  le battoir ou damoir rentre ainsi dans sa vraie famille, pour prendre place à côté du pilon et du mortier  (U32), du pilon  (U33) et du bâton de foulon  (U36), de l'herminette  (U19) et de la faucille  (U1) ou encore de la houe  (U6),  (U7)...

En conclusion, cette brève présentation aura permis de voir que la culture africaine contemporaine éclaire l'antique civilisation égyptienne et, inversement, que la connaissance de cette vieille civilisation africaine nilotique peut aider à mieux appréhender certains faits culturels actuels. On imagine donc aisément les progrès qu'une introduction rapide de l'enseignement de la civilisation et surtout de la langue égyptienne pharaonique dans les programmes universitaires en Afrique noire permettrait de réaliser, en ce qui concerne l'étude et la compréhension du fait culturel africain ancien et moderne. Aussi bien la science égyptologique que les études africaines rénovées selon le paradigme africain, en tireraient le plus grand bénéfice.



(U42)



(U42A)



Damoir ou battoir en bois de karité

☐ L'auteur : cf. <http://www.ankhonline.com>